

Anthropologie et Sociétés



Paula L. AYMER, 1997, *Uprooted Women. Migrant Domestic in the Caribbean*. Wesport, Praeger, 1997, 172 p., carte, tabl., bibliogr., index.

Marie France Labrecque

Volume 23, numéro 1, 1999

Rites et pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015586ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015586ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (1999). Compte rendu de [Paula L. AYMER, 1997, *Uprooted Women. Migrant Domestic in the Caribbean*. Wesport, Praeger, 1997, 172 p., carte, tabl., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 23(1), 183-185.
<https://doi.org/10.7202/015586ar>

La troisième partie est consacrée à une analyse des bannières, un chapitre pour celles des protestants et un pour celles des catholiques.

En quatrième et dernière partie, Jarman examine la pratique qui consiste à peindre des murales dans les quartiers ouvriers de Derry et de Belfast. L'ouvrage présente plusieurs photographies de ces murales. Tandis que les images sur les bannières sont limitées et conservatrices, les sujets représentés sur les murales suivent de près le développement politique actuel. Aussi les paramilitaires et les armes à feu sont-ils très présents sur les murales, donnant ainsi à ces groupes illégaux une forme d'expression, voire une certaine légitimité. En plus d'être facilement adaptables au gré des changements politiques, ces murales sont de puissants outils médiatiques et constituent le moyen d'expression visuelle le plus florissant en Irlande du Nord ces dernières années.

L'objectif principal de Jarman était de démontrer comment l'utilisation des défilés et des représentations visuelles façonnent la mémoire sociale ou collective des deux communautés et comment cette mémoire peut changer tout en rendant immuable l'identité de chacun des groupes. En cela, il a réussi et les détails sur la relation entre l'image, le groupe ethnique et « son » histoire sont particulièrement bien présentés et analysés. Toutefois, c'est la présentation de l'histoire de l'Irlande par l'auteur qui fait parfois défaut. Par exemple, il semble y avoir une contradiction entre son affirmation (p. 37) sur l'absence de mobilisation politique des paysans irlandais dans le nord avant 1763 et les protestations des Whiteboys à travers l'Irlande en 1761 (p. 46). En ce qui a trait au mouvement des Ribbonistes, Jarman ne semble pas en saisir la signification réelle quand il écrit que les défilés ribbonistes sont un reflet de l'importance accrue de la religion comme marqueur d'identité collective (p. 50). En fait, la religion sous forme de serment solennel fut le seul moyen qu'avaient les chefs du mouvement de s'assurer que les paysans superstitieux gardent le silence. Mais ce sont des détails et le lecteur qui veut approfondir les questions proprement historiques peut consulter l'excellente bibliographie qui accompagne l'ouvrage.

Robert J. Grace
Département d'histoire
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Paula L. AYMER, 1997, *Uprooted Women. Migrant Domestic in the Caribbean*. Westport, Praeger, 1997, 172 p., carte, tabl., bibliogr., index.

Ce livre a pour théâtre principal l'île d'Aruba, dans les Petites Antilles, entité néerlandaise semi-autonome au large du Vénézuéla. Si pour les uns, le seul nom d'Aruba évoque une destination touristique prisée, pour les autres, plus au fait de la géopolitique du continent, il sera d'abord associé au pétrole. En effet, de la fin des années 1920 jusque dans les années 1950, Aruba était le site d'une importante raffinerie américaine de pétrole vénézuélien : une succursale de la Standard Oil New Jersey. Juste à côté, sur l'île de Curaçao, la Royal Dutch Shell Company s'adonnait aux mêmes activités. Il va sans dire que cette effervescence a agi comme un véritable aimant sur la main d'œuvre des Petites Antilles qui a commencé à affluer dans les Antilles néerlandaises dès la fin des années 1920. Dans les raffineries, la demande concernait la main d'œuvre masculine. Toutes proportions

gardées cependant, les femmes ont aussi été requises, surtout comme travailleuses domestiques dans les familles des cadres et des ingénieurs nationaux et surtout étrangers qui se sont alors installés sur l'île.

Le livre porte sur les travailleuses domestiques migrantes en provenance des Petites Antilles plus à l'est, surtout de la Grenade. L'auteure, actuellement professeure de sociologie et d'anthropologie en Nouvelle-Angleterre, est elle-même migrante aux États-Unis et a apparemment passé une partie de sa vie à la Grenade où elle a connu quelques-unes des informatrices qu'elle retrouvera plusieurs années plus tard à Aruba, d'abord dans les années 1970 puis en 1989. À Aruba, milieu où domine un créole fait d'anglais, d'espagnol, de portugais et de néerlandais, l'auteure a néanmoins pu miser sur sa connaissance du créole grenadien pour établir le contact avec les travailleuses domestiques ainsi facilement repérables — qu'on désigne d'ailleurs comme les « servantes anglaises ».

Les quatre premiers chapitres du livre (il en compte huit incluant l'introduction et la conclusion) sont consacrés à la reconstitution de l'installation des enclaves pétrolières américaines dans les Petites Antilles, à leurs effets sur le travail migratoire et à l'analyse du travail salarié des femmes de la région. L'auteure montre que les travailleuses et les travailleurs associés à cette catégorie s'insèrent de façon logique dans le système économique mondial. Il s'agit d'un système hiérarchisé dans lequel la classe — les travailleuses domestiques sont pauvres —, la race — elles sont noires — et le genre se combinent pour augmenter la vulnérabilité de l'ensemble des travailleurs.

Dans les quatre derniers chapitres, l'auteure se penche plus particulièrement sur les trajectoires suivies par les femmes des deux cohortes qu'elle a sélectionnées : la première regroupe des femmes qui sont venues à Aruba dans les années 1940-1950 ; elles étaient, au moment du terrain, très âgées et avaient pris leur retraite. La deuxième cohorte se compose de femmes qui sont arrivées dans les années 1960-1980 et dont certaines sont toujours actives. L'auteure se concentre sur la prise de décision quant à l'émigration, sur la migration en tant que telle et sur les répercussions du travail migratoire de ces femmes sur d'autres aspects de leur vie, par exemple sur leur maternité. Elle examine également leur insertion (ou leur non-insertion) dans la communauté d'accueil, leur vie quotidienne et les échanges qu'elles continuent d'avoir avec la famille qu'elles ont laissée derrière elles.

La comparaison des récits des travailleuses des deux cohortes révèle des changements correspondant bien aux transformations macrostructurelles qui ont marqué la région. Si les femmes de la première cohorte ont emboîté le pas aux hommes de leur localité d'origine, celles de la deuxième cohorte sont plutôt recrutées par des amies déjà installées sur place, car la demande de main d'œuvre masculine a diminué avec le ralentissement des activités de la raffinerie. Les premières ont entrepris un périple compliqué et éprouvant malgré la proximité des îles. Ayant voyagé seules la plupart du temps, elles se rappellent leur arrivée à Aruba comme une expérience traumatisante. En général, les plus jeunes se sont mobilisées après avoir reçu un appel téléphonique d'une amie déjà installée et informée d'une place disponible. Dans les deux cas, les femmes ont ressenti quelque chose de particulier du fait qu'elles ont été « appelées », comme si elles avaient été désignées pour vivre une expérience exceptionnelle.

Les travailleuses domestiques à la retraite, et qui ont fini par se fixer à Aruba, sont plutôt satisfaites de la vie qu'elles ont menée, alors que les plus jeunes y travaillant actuellement continuent d'espérer améliorer leur situation en émigrant vers des îles où les salaires sont plus élevés. Certaines d'entre elles ont l'espoir de se rendre aux États-Unis et de s'y établir. Plusieurs travailleuses ont laissé une famille derrière elles. Comme il n'est pas question qu'elles se rendent à Aruba avec des enfants, elles confient ces derniers à leur

mère ou à un membre de leur famille. L'auteure parle en effet d'un partenariat mère-fille pour la survie. Quoi qu'il en soit, il est évident que les rapports sociaux sont manipulés, quelquefois de façon fort ingénieuse, pour faire face aux exigences du travail migratoire. La maisonnée à distance est l'un des moyens utilisés. La travailleuse domestique migrante participe aux moments importants de la vie des siens par lettre, par téléphone et en fournissant de l'argent et des biens lors de ses visites ponctuelles. L'auteure témoigne de nouvelles formes de maternité qui accompagnent la faiblesse notoire du modèle conjugal nucléaire dans les Antilles et la solidarité des femmes de la maisonnée d'origine, de la parenté et même du voisinage avec les migrantes.

Le livre se termine sur une discussion de l'insertion de ces travailleuses dans le développement. L'auteure souligne le caractère illusoire de ce concept qui associe généralement le bien-être à l'intégration au marché du travail. Les conditions de ces femmes et de leur famille ne se sont guère améliorées à la faveur du travail salarié ; elles se sont même détériorées sur plusieurs plans puisqu'elles ont subi l'exil et l'ostracisme. Elle rappelle que cette migration « genrée » reflète bien la compétition entre les hommes et les femmes pour le travail. Sur un plan général, c'est le système d'exploitation capitaliste qui en profite.

Les mérites de ce petit livre sont nombreux et celui de situer le travail domestique des migrantes dans le système économique mondial n'est pas le moindre. Au risque de voir plusieurs lecteurs minimiser l'importance du sujet, l'auteure s'est intéressée à une activité sans aucun prestige, pratiquement invisible, souvent méprisée et qui se déroule dans une entité politique qui n'est, économiquement, qu'une des arrières-cours des États-Unis. Il faut lui en savoir gré et tolérer un certain flou dans l'organisation de la matière qui occasionne quelques répétitions d'un chapitre à l'autre.

*Marie France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4*

Peggy ANDREWS, *Sisters Listening to Sisters: Women of the World Share Stories of Personal Empowerment*. Westport, Bergin and Garvey, 1996, x + 184 p., bibliogr., index.

Ce livre raconte plusieurs histoires remarquables de femmes vivant dans 27 pays différents et qui partagent leurs expériences et les stratégies qu'elles utilisent pour prendre soin de leur famille. Elles partagent aussi la façon dont elles produisent un revenu pour leur famille par des projets coopératifs et collectifs qui sont excessivement innovateurs et réussis. Enfin, elles partagent leurs douloureuses expériences quotidiennes de souffrance par la violence et les mauvais traitements.

L'auteure commence son livre en donnant sa définition des concepts d'*empowerment* par rapport aux expériences de ces femmes. « L'empowerment, pour ces femmes, c'est travailler ensemble, pouvoir prendre des décisions et avoir un contrôle sur sa vie. [...] Les femmes partout dans le monde sont en train de se prendre en charge avec un nouveau pouvoir — un pouvoir qui vient de l'intérieur » (p. 3, ma traduction). L'auteure énonce aussi cinq principes que les femmes expriment :